

52086-7

à Halberstadt le 11 de Novembre 1777

Vendredi vers le soir, je fus à l'Procureur, et comme je ne vis point
de raison qui dut me faire éviter votre présence, je comptai de vous
voir tout uniment, comme par le passé, sans aucune différence, soit
en public, soit en particulier. Je suis seulement fâché que votre
dernière lettre que j'ai trouvée ici, contient quelques reproches, sur les
quels je me vois forcé malgré moi même de répondre, pour me
savoir du songeur de consentir à vos opinions, c'est donc à regret,
que je vais toucher encore, une matière si délicate pour moi.
Oui, il est très vrai, que je me vaselle, que durant le dernier
hiver, vous me proposiez plusieurs fois de vivre plus en retraite, de ne
paraître que rarement en public, et de passer une partie de l'année
à la campagne je vois; après que je vous avais représenté à divers
fois reprises les inconvénients d'un semblable arrangement, je fais que,
je vous ai dit, lors que vous retourneriez à la charge, à batton rompu,
et ayant épuisé tout ce que la saine raison pouvait me dicter, il
vaudrait mieux en ce cas, songer à une séparation entière, Oui répète
vous en vérité, cela serait le mieux, je resignais, si cela peut con-
tribuer à votre bonheur, j'entrerais dans toutes vos vues, mais aucun
gout n'est en gens raisonnables, sans traverser, il doit vous fou-
venir tout ce qui fut arrêté dans cette conversation, que le même
soir vous revint de vous même, sur cette matière, et autant que
j'ai

520

58087

j'ai été au même de juger, vous me parlaten de sang froid sur cette affaire
en femme raisonnable qui avait pris son parti. Mais ce n'est
vous par la première fois, que vous aviez voulu me quitter, combien de
fois avant ce ci, ne vous ai-je fait toucher au doigt, les inconvenants
d'une pareille démarche, les lettres que vous m'écrites lors du passage
de la Princesse Gallizin, ne contenait que des projets pareilles, ma
moderation et ma patience, vous fit rentrer en vous même, sur vos
prières je déchirais cette correspondance odieuse, vous me promites de
changer, et je vous promis de passer l'éponge sur le passé. Vous
revenez actuellement encore à la charge, apres tout cela, vous oubliant
vous même, et tout ce que les hommes se doivent entre eux, (je veux
parler de votre Jure dans l'Allié Publicque de Sverdout) je vous
conjurais encore alors, de garder des mesures, d'attendre un moment
plus convenable pour votre separation, je promis de me prêter à
tout, j'aurais patiemment vos insultes, vous me lâchiez même
l'idée, de demeurer à Sverdout j'allors, chose que je n'ai jamais
voulu relever, et qui ne méritait pas de l'être, j'ai enfin ecouté
les assurances que vous m'avez faites que, dès votre voyage en Angle-
terre, vous aviez voulu vous separer de moi, et tout ce que vous y
ajoutiez, sans vous répondre, que par les assurances, que je ferais
tout pour remplir vos vœux, mais que vous deviez prendre patience.
Je

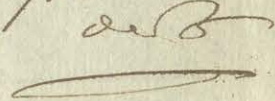
52087

Je ne cite pas vos lettres, ni le contenu de celle du 18 de Juillet, qui seule suffirait pour vous mettre dans vos torts, je parle le contenu de celle, que vous venez de me faire en date d'hier, mais faite un retour sur vous-même, je vous en conjure, si après une patience semblable à la mienne, il vous sied bien, de tenter à jeter des torts sur moi? Vous le tenteriez d'ailleurs en vain, la vérité triomphe tôt, ou tard, et l'art est confondu.

Je n'ai point de conseils à vous donner, quand à une modération, et à mes regards, ils doivent ~~vous~~ vous être connus, malgré les gaspions qui vous troublent, vous les éprouverez encore, elles font inséparables de mes principes, ma considération, et mon respect, ne finira point en quelque situation que le sort me place.

Votre très humble et très dévot serviteur

Charles G. P. Prévost



82083

W. G. Brown

November 11. 1777

Faint, illegible handwritten text, likely bleed-through from the reverse side of the paper.